

LES RÉVOLTES DE SIMONE

PAR
ANDRÉ MOUEZY

IX

Un soir, tous étaient réunis dans la chambre de Mme Clarvey où, depuis la maladie de Georges, se passaient les soirées. La petite filleule dormait à poings fermés, à l'ombre du lit maternel, et Georges, peu disposé à aller rejoindre, disputait en riant à sa mère les divers objets de sa toilette, se faisant payer d'une caresse chaque concession nouvelle.

La jeune marquise le regardait pensivement.

—Que ne restons-nous toujours à cet âge ! murmura-t-elle.

—Vous n'êtes pas courageuse, madame, reprit le docteur avec gaieté ; de plus, vous ne savez pas... Demandez plutôt à ma femme si jamais ses joies d'enfants ont valu ses bonheurs de mère !

—Il n'ajoute pas que je préfère encore ses gronderies sévères aux humiliations qu'on nous imposait au couvent ; tu te rappelles, Simone, ce bonnet de nuit trois fois grand comme nos têtes rebelles, et que, de plus, on nous mettait à l'envers ? Je l'ai porté huit jours au moins, plutôt que d'avaler le brochet réglementaire.

La jeune marquise sourit à ces souvenirs, et machinalement se rapprocha de la table couverte d'albums.

Pendant son séjour à Paris, Richard s'était permis, comme distraction unique, de rassembler, en un même lieu, tous les personnages connus de l'époque. Ils étaient groupés là, suivant le rang qu'ils occupaient dans le monde ou leur degré de célébrité : artistes, écrivains, acteurs, princes par le sang, princesses de la mode, vieillards, jeunes hommes, femmes, enfants.

Simone retrouvait avec intérêt ces noms et ces physionomies qui, pour la plupart, lui étaient connus, et qui fournissaient, en passant à tour de rôle sur la sellette, des thèmes inépuisables à la conversation.

Elle avait feuilleté les grands albums de cuir rouge ; un seul restait, beaucoup plus petit.

—Ici, dit Richard en lui présentant, ce sont les amis—ils sont rares—vous voyez, madame.

Il y avait, en effet, beaucoup de places inoccupées.

La jeune femme allait refermer le livre, quand elle recula sa chaise par un brusque mouvement et devint toute blanche, son doigt crispé indiqua un portrait, resté seul, et comme oublié entre deux feuillets vides.

—Et cela, Richard, dit-elle, haletante... cela ? c'est un ami... aussi ?

—Cela, dit-il, c'est un assez singulier personnage, qui n'est pas à sa place ici, parmi mes amis. Je le tirai un jour, tout à fait par hasard, d'un mauvais pas fort ridicule, et il s'avisa, bien qu'il fût très grand seigneur, de me garder de la reconnaissance et de m'honorer plus tard du rôle de confident, dans une bizarre aventure concernant son mariage.

Simone ne pouvait plus pâlir ; par un dernier effort d'énergie, elle se leva, les deux mains sur son cœur, comme pour en comprimer les battements désordonnés, et se tournant vers son amie :

—Ma lettre, dit-elle, d'une voix brève et dure ; donne, donne vite... tu l'as gardée... de semblables lettres ne se déchirent pas...

—Simone, ma bien-aimée, je t'en supplie, calme-toi.

—Je suis très calme, donne, te dis-je ; comprends donc que tu me tues...

Epouvantée, Gabrielle ouvrit son secrétaire, et sans dire un mot de plus, remit à la marquise d'Hérigny la confession passionnée qu'elle lui avait adressée deux mois auparavant.

La jeune femme s'en saisit avec une violence presque brutale, et la jetant sur la table devant Richard, pétrifié de surprise.

—Lisez, dit-elle ! M. Clarvey, vous ne me connaissez pas. Les fleurs fanées se foulent aux pieds avec mépris...

Puis ses bras retombèrent, ses traits crispés prirent une expression de navrant douceur, pendant que ses yeux bleus, remplis d'une tendresse égarée, se fixaient sur le jeune homme.

—C'est dommage, murmura-t-elle... car... je vous aimais bien !

Elle ouvrit la porte en chancelant, et on l'entendit monter l'escalier, en s'arrêtant à chaque marche. Resté seul avec le docteur et sa femme qui se regardaient consternés, Richard les interrogea tour à tour.

—Ayez pitié de moi, dit-il ; je deviens fou ; qu'ai-je dit ? qu'ai-je fait ? Pourquoi me fuit-elle ? Comment Roger d'Assy peut-il l'émouvoir à ce point ?

—C'est bien cela, fit Etienne, répondant à sa pensée intime et au geste désespéré de sa femme.

—Mon pauvre enfant, c'est une inconcevable fatalité. Je puis la plaindre... et te plaindre, rien de plus.

—Gabrielle, dit-il encore, je suis à la torture... dites, vous qui la connaissez, et qui l'aimez...

La jeune femme était pâle, et ses lèvres tremblaient.

—Vous avez gagné sa tendresse par votre entière confiance, dit-elle ; une fois votre femme, elle vous eût dit, j'en suis sûre, la douleur qui a pesé sur sa vie et vous l'en eussiez mieux aimée, comme nous ? Maintenant... c'est autre chose... Simone est pure comme les anges, je m'en fais le garant, mais elle est défiante et passionnée... et elle a cruellement souffert.

Lisez sa lettre, puisqu'elle le veut, et que Dieu nous éclaire !...

—Mais que va-t-elle faire ? Que va-t-elle devenir ? Gabrielle se levait déjà, le docteur Clarvey l'arrêta.

—Elle souffre, dit-il ; laissez-la pleurer. Toute son âme est employée à supporter et à dominer sa douleur, ne lui demandons pas d'autre effort. Demain nous verrons...

X

Quand Gabrielle, incertaine et tourmentée, se hasarda, le soir même, à pénétrer dans sa chambre, elle fut effrayée du caractère froid et concentré de sa douleur, et du calme de sa voix que démentaient l'altération de ses traits et la rougeur brûlante de ses joues.

Elle essaya inutilement de provoquer une confidence... ou une larme... la jeune femme l'interrompit brusquement.

—Pas un mot, dit-elle, je t'en prie ; ne me force pas à penser, je me briserais la tête sur les cailloux de la route... Je te bénis pour ce que tu as voulu faire. Je t'aimerai jusqu'à

mon dernier souffle ; mais je devais m'attendre à cela ; quand le malheur me voit, il accourt. Prends garde à toi si tu m'aimes, je te serai fatale aussi !...

—Simone, ma pauvre enfant, ne blasphème pas ainsi... ne sais-je pas aujourd'hui que je te dois la vie de mon fils ?

Un frémissement douloureux secoua les membres de la jeune femme au souvenir des heures inquiètes et délicieuses qu'elle avait passées avec Richard au chevet du cher petit être sauvé par eux.

—Je n'ai rien fait, dit-elle, d'une voix basse et hésitante. Je ne pouvais rien que l'aimer ; un autre...

—Mais cet autre, ton départ va le tuer, reprit Gabrielle avec énergie ; en rendant cet homme qui t'aime fou de désespoir, peux-tu bien assigner une limite à sa folie ? Tu ne le connais pas comme moi ; attends au moins... O malheureux enfants !

—Il a pu aimer cet infâme, reprit la jeune femme dont les yeux lancèrent une flamme sombre ; tôt ou tard, il le croira, et la mort me serait douce, Gabrielle, en regard de cet outrage... Laisse-moi partir ;—tiens, veux-tu me rendre un service ? un vrai ? fais mes malles ; j'en suis incapable. J'étouffe dans cet appartement fermé ; parler m'est insupportable, et mes yeux brûlent. Je vais au grand air sur la terrasse là-bas ; ne crains rien, je suis forte...

Très inquiète, mais sentant, avec le tact délicat et sûr qui la guidait toujours, que le seul soulagement possible pour Simone dans la crise douloureuse qu'elle traversait, était une entière liberté, la jeune femme la laissa partir, puis doucement, avec des précautions infinies, elle la suivit. Si les femmes ont pour souffrir des puissances ignorées, elles ont du moins la faculté de se comprendre très vite en leurs douleurs.

La nuit était belle et déjà froide ; la lune glissait dans les profondeurs du ciel, glaçant tous les objets de sa lumière pâle, les revêtant d'une teinte uniforme ; et détachant avec netteté leurs plus petits détails.

Elle aperçut bientôt la taille avelte de Simone qui tranchait sur le noir des charmilles. La jeune marquise regardait avec une fixité malade le ciel si pur sous son semis d'étoiles, la campagne endormie, les prés baignés de clartés et enveloppés d'un brouillard floconneux. Peu à peu elle s'affaissa sur ses genoux devant le mur couvert de lierre et de mousse, et cachant sa tête entre ses deux bras repliés, elle sanglota tout haut.

Cette convulsion de douleur attrista et rassura Gabrielle.

—Elle souffre encore, se dit-elle, mais du moins, elle pleure. Pour apaiser un semblable orage, il fallait une pluie rafraîchissante ; laissons passer la crise.

XI

Quand la marquise d'Hérigny, rassasiée de larmes, releva la tête, elle n'était plus seule. Les bras croisés, immobile et pâle, Richard la regardait.

Leurs yeux se rencontrèrent, et la jeune femme, bouleversée par une émotion terrible, essaya de se relever et d'appeler un reproche sur ses lèvres ; mais ses forces et son cœur trahirent sa volonté ; elle se tut, et retomba défaillante.

Richard la souleva, et la couchant à demi sur l'épaisse verdure qui recouvrait le banc rustique, il resta debout devant elle.

—Et c'est ainsi que vous m'aimez ! dit-il avec une amertume si profonde, qu'elle était presque de la dureté. Comment donc, Simone, comprenez-vous l'amour ?

La jeune femme ne répondait pas, il continua :

—Parce qu'un misérable vous a insultée, parce que votre âme a été méconnue, parce que vous avez été, pauvre enfant généreuse, victime de cœurs lâches et vils, vous vous cachez dans l'ombre, la tête basse, les yeux éteints, martyrisée par vos cruelles défiances ; vous doutez de tous, même de moi !... Un jour, il n'y a pas longtemps, Simone, vous vous êtes révoltée, en me demandant de quel droit je doutais de vous... aujourd'hui, je vous répète, dans la tristesse et l'inlignation de mon âme : que vous ai-je fait pour que vous doutiez de moi ?

—Cet homme vous a parlé ; c'était votre confident, votre ami ; vous avez vu cette odieuse lettre, vous avez ri, vous avez cru, enfin !...

—J'ai connu toute votre histoire, c'est vrai ; j'ai considéré cette infamie comme la conclusion bien digne d'une vie débauchée et inutile... et j'ai plaint la femme inconnue qui plaçait si mal son amour et sa confiance.

La jeune femme releva la tête.

—Son amour ! dit-elle avec un frémissement de dégoût.

—Je ne vous connaissais pas, Simone, reprit-il doucement. Une idée étrange et cruelle traversa soudain l'âme tourmentée de la malheureuse enfant.

—Vous m'avez aimée et choisie sans me connaître, dit-elle lentement. Maintenant que vous savez tout—c'est à votre loyauté que j'em'adresse, Richard—regrettez-vous votre choix ?

—Quand je vous ai donné mon cœur, Simone, ma confiance a été à vous ; maintenant, comme alors, ce que vous direz, je le croirai ; vous êtes ma foi, mon amour, mon bonheur, ma vie !

La jeune femme saisit les deux mains de Richard, et baisant les yeux pour ne pas voir les ravages du coup qu'elle allait porter :

—Et cependant, si c'était vrai ! dit-elle...

Il bondit, comme si la morsure d'un serpent l'eût atteint en plein cœur.

—Madame, dit-il, d'une voix creuse et brisée, cessez ce jeu cruel, je ne puis plus... vous jouez avec des sentiments terribles... Reprenez cette phrase menteuse que vous me jetez comme un défi, comme un aveu, et que je vous dirais, pour la moitié de mon sang, n'avoir pas entendue... Dites que vous avez menti pour voir jusqu'où pouvait aller ma tendresse... Dites que la soif de souffrance qui vous dévore est enfin apaisée... et que vous êtes lasse de me tenir sur la croix avec vous... je vous pardonnerai encore, car après cela, après ce supplice... je puis tout supporter ; dites, Simone, par pitié !

La jeune femme était d'une pâleur mortelle, et dans le silence de cette nuit sereine, on entendait les battements irréguliers de son cœur.

—Je vous fais souffrir, Richard, dit-elle, c'est affreux ; je le sens, mais je ne puis changer. J'ai le doute et la révolte dans le sang ; je ne puis croire à la franchise, je ne puis croire au dévouement ; je vous aime et je ne puis croire à votre amour.

Elle s'arrêta, haletante.

—Pardonnez-moi, mais... répondez-moi : cette lettre... vous l'avez vue, je l'ai écrite ; un jour, vous pourriez croire ! si c'était vrai, ce qu'il a dit, le monstre !... que feriez-vous !...

Richard se redressa, dominant de toute sa haute taille la jeune femme affaissée.

—C'est trop, dit-il sourdement, Simone, Simone, saurez-vous jamais de quel amour je vous aimais !... de quel piédestal vous tombez ! Je vous élevais si haut, que toutes les adorations

de mon cœur pouvaient à peine me porter jusqu'à vous... il me faut briser de mes mains mon idole adorée !... vous le voulez. Eh bien, comprenez-moi ; je pourrais vaincre vos révoltes à force de tendresse, je pourrais vous supporter cruelle et railleuse, je pourrais vous venger, et je vous vengerai ; mais je lutterais en vain contre le mépris et si vous aviez dit vrai, malgré ma folle passion, le mépris viendrait...

Il soupira profondément et se tut.

Stupéfaite, interdite, la jeune femme le regardait toujours.

—Vous n'avez rien à me dire, Simone ? murmura-t-il.

Ses lèvres se contractèrent, mais elle ne prononça pas un mot, et baissa lentement les yeux.

Il recula, s'enfonçant dans les profondeurs obscures de la charmille, et la contempla quelques secondes encore, éclairée par cette lumière adoucie, frêle et gracieuse comme une apparition évoquée par la magie, et qui doit pâlir et s'effacer aux premières blancheurs du matin.

Il eut un geste de colère folle, puis deux larmes jaillirent brusquement de ses yeux.

—Adieu, murmura-t-il, adieu, mon bonheur !

Et il disparut dans la nuit.

XII

Gabrielle n'avait rien vu, rien entendu ; quand la marquise d'Hérigny rentra, le front haut, l'œil sec, la narine frémissante, elle la trouva paisiblement assise au milieu des caisses presque vides.

—Tu vois, ma chérie, commença-t-elle, j'ai espéré que le calme de cette belle nuit t'inspirerait mieux que mes paroles. Simone se pencha sur une malle ouverte, y précipitant févreusement le linge et les vêtements qui couvraient les meubles.

—Gabrielle, dit-elle, de sa voix brève et saccadée, il s'agirait de ma vie, il s'agirait de la tienne, bien autrement précieuse et sacrée à mes yeux, que je partirais encore ; je partirais, dût le monde s'écrouler et ensevelir sous ses ruines les misérables qui m'ont faite ce que je suis.

—Mais où veux-tu aller, ma pauvre enfant ?

—Je n'en sais rien, le plus loin possible, où le hasard me poussera ; tu le sauras, je te le promets. Mais aujourd'hui, fais-moi l'aumône de ton indifférence, Gabrielle, je t'en supplie !

Et elle partit ainsi...

XIII

Comme Simone l'avait dit, elle marcha au hasard. Les adieux de son amie ne lui avaient pas arraché une larme ; après les secousses répétées du soir et de la nuit, ce qu'elle éprouvait surtout, c'était un invincible besoin de repos. Que cherchait-elle ? qu'allait-elle faire ? elle ne le savait pas. Incapable de penser, fatiguée du son de sa voix, fatiguée du bruit de ses pas, rassasiée de souffrance, elle ne voulait plus souffrir ; et dans la torpeur mortelle où elle restait volontairement plongée, du moins, elle ne souffrait pas.

Quand une balle, en brisant un membre, se loge dans un corps humain, le blessé chancelle et tombe sous la violence du choc ; mais la douleur n'est pas aiguë d'abord. Elle se généralise, tout l'organisme y participe et s'engourdit dans une prostration presque complète. Plus tard seulement, lorsqu'il faut sonder le mal pour y apporter remède, la sensibilité se réveille, la chair vivante palpite et se tord, les nerfs attaqués ressentent et imposent d'atroces douleurs.

La jeune femme se laissait vivre machinalement ; étonnée d'être debout encore... Elle fit ainsi les quelques lieues qui la séparaient de la gare, entra silencieusement, du pas souple et léger qui lui était habituel, et s'assit sur le divan de cuir. La pluie tombait, abondante et très froide : le vent la chassait par rafales, et les rares voyageurs regardaient curieusement cette femme élégante et jeune, dont l'œil voilé et la pose affaissée indiquaient un si profond désintéressement de ce qui se passait autour d'elle.

Ces situations violentes se dénouent forcément par les incidents les plus simples : la marquise d'Hérigny avait amené de Paris une femme de confiance, c'était autrefois par son mari, et qui ne la quittait jamais ; c'était une Anglaise d'un âge mûr, fort attachée à sa maîtresse. Elle mettait de l'ordre et de la méthode dans ses moindres actions, et les plus épouvantables bouleversements ne l'eussent pas fait dévier de la voie tracée, qui, pour elle, constituait le devoir. Comme elle avait accompagné Mme d'Hérigny de Paris à Sivray, elle était disposée à l'accompagner partout où sa fantaisie la conduirait, avec la même invariable docilité ; il ne lui fallait pour cela qu'une impulsion... mais cette impulsion, encore devait-elle la recevoir.

Après une demi-heure d'attente respectueuse en compagnie de bagages, l'estimable personne entra dans la salle où se trouvait sa maîtresse, et resta devant elle, positive et droite comme un point d'interrogation.

—Où je veux aller ? fit la jeune femme, étonnée qu'on songeât à lui demander un effort, au moment où elle se fût réfugiée dans la mort sans un regret. Où je veux aller ? mais peu m'importe. Emmenez-moi où vous voudrez. Surtout, laissez-moi en paix.

Avec le flegme qui caractérise sa nation, l'Anglaise salua, sortit, et s'accorda quelques minutes de réflexion. Ensuite, comme il y a dans toutes les âmes une tendresse innée pour le sol natal, cette femme qui avait pris naissance sur les côtes brumeuses de l'Angleterre espéra sans doute retrouver, avec les brises de l'Océan, quelques émanations de son pays, et dirigea le voyage dans ce sens.

XIV

Si nous avons réussi à présenter sous son véritable jour le caractère de Richard Clarvey, on comprendra aisément dans quel tumulte d'idées et de sensations le laissa le départ de la marquise d'Hérigny. Passions, regrets, colère, se confondaient en lui comme le vent, la grêle et la foudre au plus fort de la tourmente. Après avoir paré son cœur comme une retraite choisie et inaccesible aux profanes, prêt à s'y renfermer pour être heureux, il voyait soudain ce doux nid d'espérances détruit, ravagé, rempli de cendres noires et de débris fumants, comme si l'incendie eût dardé ses langues ardentes dans les replis les plus cachés...

La lettre de Simone l'atterra ; revenu de sa stupeur première, saisi à son tour du doute que la malheureuse enfant laissait derrière elle, et qui s'attachait à lui comme la robe de Nessus, Richard passa des heures affreuses, de ces heures pendant lesquelles se conçoivent et s'exécutent les crimes. Pour envisager sa situation avec calme, pour analyser sa souffrance, le jeune homme dut rappeler toute l'énergie de sa nature. Pendant douze heures d'un mortel tête-à-tête avec lui-même, il but le calice avec toutes ses amertumes, et sur une véritable agonie. Après cela, retrouvant un esprit lucide dans un corps